

" GUERISON AMERICAINE "

de James SAUNDERS

par la Compagnie Laurent TERZIEFF

Mise en scène : Laurent TERZIEFF

Décors : André ACQUART

Avec : Pascale de BOYSSON

Francine WALTER

Philippe LAUDENBACH

Laurent TERZIEFF

Tournée organisée par Prothéa - Jacques Vieille.

Saunders, auteur en marge. Aussi dérangeant que Pinter, mais sans le flou artistique. Terzieff, acteur en marge. Aussi grand que les plus grands, mais secret, insolite, exigeant, fidèle au théâtre qui lui ressemble. Et l'on comprend qu'il ait aimé la dérive singulière de cette "Guérison Américaine". D'une situation de boulevard - deux couples, amis et amants - Saunders glisse en sournois à la satire d'une société qu'anesthésie psychanalyse et conformisme : plutôt la névrose que la castration. D'où explosion finale, superbe quatuor désaccordé en forme de réquisitoire pour alcoolique et orchestre.

Avec ses partenaires, ses complices de toujours, Pascale de Boysson et Philippe Laudenbach, auxquels s'adjoint ici Francine Walter, Laurent Terzieff mène le jeu en liberté. Il est cassant, grimaçant, menaçant et soudain si frileux sous son léger veston de paradoxes et d'illusions déçues, qu'on en frissonnerait avec lui. Nous sommes tous des inguérissables. Heureusement.

Matthieu GALLEY.

Deux couples bourgeois et qui, un temps, se croisent, maris et femmes s'échangeant. Sans perversité, calmement, gravement. Puis les couples légitimes se sont refaits et sont partis chacun de son côté. Neuf ans passent. Ils se retrouvent.

L'un, calme, "cool", apaisé, endormi, tranquille comme Baptiste, mis à neuf, genre sagesse hindoue par une thérapie américaine, dont on ne saura rien, sinon qu'elle est efficace jusqu'à l'écoeurement.

L'autre n'a pas bougé, tout en nerfs, tendre, agité, le mari surtout, professeur et qui vient d'apprendre qu'un de ses élèves s'est tué. Vagues remords, culpabilité qui monte comme si, en tendant la main, tout aurait été dit et sauvé.

Dans ce texte à l'humour coincé et inquiétant, Saunders pose un problème terriblement contemporain. Faut-il donc à tout prix chasser l'irrationnel et faut-il donc, finalement, tuer la vie.

LA PRESSE

- LE FIGARO

"C'est intelligent, un brin cynique, imprévu, assez affreux et tout à fait cocasse comme la vie".

Pierre MARCABRU.

- LE NOUVEL OBSERVATEUR

"Que Laurent TERZIEFF paraisse, qu'il parle et la pièce de Saunders devient aussi belle que du Shakespeare".

Guy DUMUR.

- LE CARNARD ENCHAINE

"Que c'est beau le théâtre quand y ruissellent de telles fulgurations. Un coup de foudre".

Bernard THOMAS.

- LE QUOTIDIEN DE PARIS

"C'est l'un des meilleurs spectacles - le plus contemporain en tout cas - que l'on puisse voir actuellement".

Jean-Claude KERBOUCH.

Guérison américaine

(On en redemande)

QUE c'est beau le théâtre, quand y ruissellent de telles fulgurations!

Cela débute insidieusement. Quatre personnages vêtus d'imperméables se succèdent devant nous comme à confesse sur le devant de la scène. Deux couples, dont l'un vient de rentrer à Londres d'un long séjour aux Etats-Unis. A coups de saynètes, de tableaux, presque de sketches, parfois, où s'épinglent comme à l'improviste banalités, travers, mensonges et craquelures qui tissent des vies, nous apprenons par éclairs la situation. Celle d'une comédie de boulevard habillée chic à Oxford Street. Le monsieur du couple A ayant eu une aventure avec la dame du B, celle du A, pour se venger, a noué une idylle avec monsieur B. Pour leurs plus grandes satisfactions sexiproques. L'Échange. Pas celui de Claudel, évidemment.

Comme ce sont des êtres logiques, ils ont essayé de vivre jus-

qu'au bout leurs amours diagonales. Fiasco. Et comme ils sont civilisés, les débris des vieux couples se sont rafistolés.

Les A ont franchi l'Atlantique. Neuf années sont passées. Les rides ont rongé les visages. Terzieff, le B, le sédentaire, est devenu proviseur de son collègue. Son élève le plus brillant, un gosse insupportable qui passait son temps à vous poser des questions idiotes à tout bout de champ, du genre : « M'sieur, vaut-il mieux écrire un beau poème d'amour ou faire l'amour ? » - je vous demande, en plein cours de littérature anglaise comme si ce n'était pas assez embêtant quand il fait beau dehors - , le gosse vient de se faire éclater la tête contre un mur avec sa moto. Exprès. Parce qu'il ne trouvait pas la réponse. Qu'il appelait au secours en vain. Il est en survie artificielle. Cette nuit,

les docteurs vont le débrancher. Hélène, un autre whisky, je te prie.

Or, ce soir-là, justement, l'autre couple, incarné avec une rare finesse par Pascale de Boysson et Philippe Laudénbach, vient dîner. Terzieff les a attirés dans ce piège. Pour voir. Par désespoir devant cette saloperie de temps qui n'arrête pas de foutre le camp. Sans trop se soucier de l'avis de sa compagne, la très émouvante Francine Walter. Et la tragédie s'abat.

Car les voyageurs, au cours de leur périple, après une longue dépression, on rencontré LA Thérapie. L'équilibre. La découverte de ce que la présence de leur corps est tout : il suffit d'apprendre à s'en satisfaire. De vivre pleinement chaque instant. Alors plus d'angoisse, plus de malheur - plus de bonheur non plus, il est vrai, mais puisque ce n'est, aussi, qu'une illu-

sion ! Plus de jalousie, de frustration, d'inhibition. Et là-devant, Terzieff bute. Il litube à grandes lampées de whisky. Il s'écorche, se cogne, pathétique et grandiose, étincelant, ravagé - présent - déchirant à grands rires la « sagesse » du couple-légume, hurlant le paquet des névroses qui le ravagent et sont sa vie. La vie des hommes. Allô ?

Le gosse vient d'être débranché. Comment, à ce point, séparer le génie de l'acteur, générosité, justesse, précision, culbutant sa propre diction, ses mots, sans masque errant de la parodie à l'angoisse mortelle pour mieux explorer devant nous le gouffre - du génie de Saunders, qui nous souffie en plein cœur son vertige, sans un instant s'essouffler ? Qui nous coupe le souffle sans que ce soit irrespirable. Touché. Un coup de foudre.

Bernard Thomas

(Au théâtre la Bruyère.)

"GUÉRISON AMÉRICAINE"

VOILA un vaudeville qui prend des allures de conte philosophique. Tels des fantômes, quatre personnages évoquent, à tour de rôle, le drame qui les a secoués dix ans plus tôt. Ils étaient deux couples sans histoires quand maris et femmes se sont échangés. Lorsqu'on a compris de quoi il s'agissait, les quatre se retrouvent, mais les données ne sont plus les mêmes. Deux d'entre eux rentrent des Etats-Unis où ils ont suivi une thé-

MINUTE
raple qui les a changés. Sans passion, sans émotion, ils sont platement heureux. Mais ne vaut-il pas mieux, comme l'autre couple, supporter ses anxiétés plutôt que de vivre ainsi à demi ?

Au spectateur de répondre car Saunders, dans un texte brillant et plein d'humour, soulève seulement le problème.

Laurent Terzieff met en scène cette pièce résolument moderne avec sensibilité et originalité. Il l'interprète de façon magistrale.

Cela vaut la peine de se perdre au milieu des tours pour trouver le Théâtre 13...

FB

LE THEATRE

PAR JEAN-CLAUDE KERBOUC'H

Eusébio de Paris

Guérison américaine

de James Saunders
sc Laurent Terzieff, Pascale de Boysson, Francine Walter et Philippe Laudénbach. Mise en scène : Laurent Terzieff. Décors : André Acquart. Au Théâtre 13, 24, rue Daviel (13^e).

psychotérapie ?

Il faut découvrir, ou redécouvrir, petit Théâtre 13, ce petit théâtre quartier enfoui dans de grands embles austères, non loin du tro Glacière, dans le 13^e arrondissement. Au sein de ce béton, il y a cœur qui bat. La saison dernière, Théâtre 13 donnait l'une des meilleures pièces d'Eugène O'Neill, *ong Voyage dans la nuit*, avec illy Borgeaud et Jean-Marc Bory. Aujourd'hui, n'hésitez pas à vous rendre là-bas pour voir une pièce de auteur dramatique anglais, James Saunders, « Guérison américaine ». C'est l'histoire de deux couples « échangés », comme on dit aujourd'hui.

naire... Mais on y laisse des plumes. On y laisse son besoin d'aimer et, finalement, toutes ses illusions. Lorsqu'Hélène le dit, avec une terrible émotion contenue, il y a un grand moment de théâtre. « Je ne crois même plus à cette sollicitude innocente de vos grands yeux bleus... Je me suis mise à pleurer tout à coup. J'ai pleuré, pleuré, pleuré... » Du coup, Hélène et son mari suivent une psychothérapie, et les voilà bien dans leur peau... Alors, plus de problèmes ? C'est le bonheur ? Ce serait trop simple. Un jour, les deux couples sont appelés à se rencontrer de nouveau. Et c'est là que la pièce de Saunders prend toute sa signification, tout son sens, bien que David essaye de démontrer qu'il n'y a pas de sens, qu'il n'y a jamais de sens, et que le bonheur, l'équilibre et, donc, selon lui, la morale, c'est de le savoir.

La question, au fond, est simple : faut-il vivre sans passé, sans avenir, en prise seulement sur le présent, et surtout sans chercher à comprendre puisque le sens n'existe pas, puisque le fait même de chercher un sens à la vie est une névrose ? Mervyn pousse alors David à bout avec une violence qu'il ne contient plus. Il crie : « Le monde devient insupportable... »

Saunders - ce qui est rare en ce moment au théâtre - pose enfin un problème d'aujourd'hui, surtout à l'heure où les technocrates battent encore le haut du pavé. Faut-il (que ce soit au niveau individuel ou au niveau collectif), faut-il donc à tout prix chasser le lyrisme, faut-il donc chasser l'irrationnel, et faut-il donc, finalement, tuer la vie ?

La mise en scène de Laurent Terzieff est, dans la première partie, un peu fantasmagorique et, en même temps, très rigoureuse, style coup de poing. Elle est, dans la deuxième partie, plus « quotidienne », comme il se doit, puisqu'il s'agit en apparence, mais en apparence seulement, d'une conversation de salon. L'interprétation est parfaite. Laurent Terzieff, toujours juste et passionné, Pascale de Boysson si présente, Francine Walter frémissante et retenue à la fois, et Philippe Laudénbach s'affirme de plus en plus comme un grand acteur... Out, vraiment, il faut aller au Théâtre 13. C'est l'un des meilleurs spectacles - le plus « con-

A bâtons rompus

AVEC Feydeau, ce serait un vaudeville ; avec Saunders, c'est presque un drame. Drôle de drame. Saunders est Anglais, étonnamment Anglais, exceptionnellement Anglais. Ses personnages aussi. Etriqués, empétrés et convenables... Mal dans leur peau.

Deux couples, bourgeois, et qui, un temps, se croisent, maris et femmes s'échangeant. Sans perversité, calmement, gravement. Ils viennent expliquer, tour à tour, seuls, assis sur une chaise, comment ça s'est passé, et pourquoi, le plus banalement du monde. Un peu longuement. Adultères innocents, mais les traces ne le sont pas.

Puis, les couples légitimes se sont refaits et sont partis chacun de son côté. Neuf ans passent, ils se retrouvent. L'un calme, « cool », apaisé, endormi, tranquille comme Baptiste, mis à neuf, genre sagesse hindoue par une thérapie américaine, dont on ne saura rien, sinon qu'elle est efficace jusqu'à l'écoeurement.

L'autre n'a pas bougé, tout en nerfs, tendu, agité, le mari surtout, professeur, et qui vient d'apprendre qu'un de ses élèves s'est tué. Vagues re-

mords. Culpabilité qui monte, comme si, en tendant la main, tout aurait été dit et sauvé.

S'ensuit une soirée bizarre, qui vient tard et qui est le meilleur. Conversation à bâtons rompus, épreuves de force, comme chez Pinter, malaise insidieux, situations fausses et blessures qu'on gratte. On parle de tout, de rien, du monde, de la psychanalyse, du passé, de ce qui fut, de la débâcle qui est en eux et qui brusquement, comme une éruption de boutons, sort. Pas belle.

C'est terriblement britannique avec la distance, l'humour, les paradoxes, une façon de ne pas y toucher, une bonne éducation méhacante et quelques jolis coups de couteau, très assassins, qu'on distribue, comme ça, au moment qu'on s'y attend le moins. Le couple calmé surtout, qui regarde, endormi, l'autre, comme le chat regarde la souris, ronronnant d'aise, de béate satisfaction. Aimablement odieux.

On sourit, on écoute, on se laisse prendre au jeu décousu et bavard. Parce que c'est intelligent, un brin cynique, imprévu, assez affreux et tout à fait cocasse, comme la vie. Et

aussi parce qu'il y a Terzieff, grand escogriffe, maigre comme un clou, avec sa diction impossible et qui fascine, son étrangeté. Je ne sais quoi de turbulent et d'enfantin. De précaire. Un souffle...

Les autres aussi sont bien. Pascale de Boysson, très maternelle, insupportable d'attentions, un peu grise, épouse tranquillement abusive, regardant son poussin qui pirouette et s'enivre. Philippe Laudénbach, sourire en dedans, satisfait, décontracté, tout mou, avec des instants d'irritation, vite contrôlée. Et son épouse, Francine Walter, remarquable, tout en finesse.

La mise en scène (elle est de Terzieff) casse joliment le réalisme. Elle est faite de rideau qui grince, de stridences, de ruptures brusques et d'une sécheresse d'épuration. Et jusqu'à la fantasmagorie. Si vous aimez le théâtre anglais dans ce qu'il a de plus spécifique, l'humour coincé et inquiétant, vitriolique et retenu, vous devriez faire un tour au Théâtre 13. On ne s'y ennuie pas.

Pierre MARCABRU.

LA BRUYERE

● Théâtre 13, 20 h 30

Le ticket de Matthieu Galey

ESPRES

Saunders, auteur en marge. Aussi dérangeant que Pinter, mais sans le flou artistique. Terzieff, acteur en marge. Aussi grand que les plus grands, mais secret, insolite, exigeant, fidèle au théâtre qui lui ressemble. Et l'on comprend qu'il ait aimé la dérive singulière de cette « Guérison américaine ». D'une situation de Boulevard — deux couples, amis et amants — Saunders glisse en sournois à la satire d'une société qu'anesthésient psychanalyse et conformisme : plutôt la névrose que la castration.

D'où l'explosion finale, superbe quatuor désaccordé en forme de réquisitoire pour alcooliques et orchestre.



Avec ses partenaires, ses complices de toujours, Pascale de Boysson et Philippe Laudénbach, auxquels s'adjoint ici Francine Walter, Laurent Terzieff mène le jeu en liberté. Il est cassant, grinçant, menaçant, et soudain si frileux sous son léger veston de paradoxes et d'illusions déçues qu'on en frissonnerait avec lui. Nous sommes tous des inguérissables. Heureusement. □

● Théâtre 13, jusqu'au 18 novembre, à 20 h 30, 588.16.30.

THÉÂTRE Point

PIERRE MARCABRU

● ● GUÉRISON AMÉRICAINE, de James Saunders. Un vaudeville ? Une comédie psychanalytique ? Non ! Une pièce drôle, futée, pointue, bourrée d'humour jusqu'à la gueule, et où des personnages, plus britanniques que nature, racontent leur vague à l'âme, leur mal d'être, en un jeu sournois et cravaté. Deux couples, que l'adultère a secoués (le mari de



Pascale de Boysson, Laurent Terzieff,

veillent. Pour ceux qui aiment en même temps Terzieff et l'humour anglais.

GUY DUMUR, BRUNO VILLIEN

N° Observation.

GUÉRISON AMÉRICAINE de James Saunders

● Deux couples ont échangé femmes et maris, le temps que leur passe le démon de midi. Quand ils se retrouvent huit ans après, c'est pour constater qu'ils ont changé. L'un des couples a découvert aux États-Unis une « thérapie », dérivée de la psychanalyse, qui leur fait accepter la vie telle qu'elle est. L'autre couple n'en est pas là. Le mari, professeur de collège, dont un élève vient de se suicider, continue de croire aux bienfaits des névroses, par quoi ce qu'il y a de bien en ce monde a vu le jour. Débat vieux mais vécu à la perfection par qua-

tre comédiens qui forment une communauté : Pascale de Boysson, Francine Walter, Philippe Laudénbach, et... Laurent Terzieff. Qu'il paraisse, qu'il parle, et la pièce de Saunders devient aussi belle que du Shakespeare. Quel acteur !

G. D.